



KATERI LE CONNAISSAIT
MARTIN
SKANDEKONRAKSEN

Une fois et deux autres!

Le P. Frémin se sentait fort ému. Il venait d'assister, quelques jours après Noël 1675, à une réunion de ses Indiens de Saint-François-Xavier-des-Prés. « Nulle part au monde, pensait-il, il y a une assemblée de religieux où l'on puisse parler plus dignement des choses de Dieu et de la Foi! »

Un de son petit troupeau était mort à la chasse. Les Indiens de la Mission avaient abandonné la coutume païenne d'enterrer ses effets avec le défunt. Aux pauvres, ils avaient distribué ses biens. Kryn, le Grand Agnier, avait commencé sa harangue en offrant à ses auditeurs un riche collier de porcelaine. « Voilà, leur dit-il, mes compagnons, la voix de notre frère décédé. Considérez-la bien, écoutez-la bien. Il prétend qu'elle soit éternelle parmi vous, ou comme un reproche continu de votre perfidie, si vous quittez la foi, ou comme un gage précieux qu'il

vous laisse de la récompense dont nous jouirons tous avec lui dans le paradis, si nous obéissons à la voix de Dieu et à la sienne! »

Skandekonraksen, « fort bien fait de corps, et d'une humeur très douce » n'avait que dix-huit ans, lors de son arrivée à la Mission. C'est le Grand Agnier, un de ses proches parents, qui l'avait persuadé de venir s'y établir. La vénérable Kateri Tekakwitha, qui n'avait qu'une année ou deux de moins que lui, l'avait certainement connu à Gandaouagué, où ils avaient grandi tous les deux.

Il demanda avec instances le baptême au supérieur, le P. Jacques Frémin. Ce jésuite connaissait ses Indiens et ses Indiens le connaissaient. Sur-le-champ il accepta le jeune Agnier comme catéchumène. Par sa foi rayonnante, voilà que Skandekonraksen, sans le vouloir, fait la leçon aux chrétiens, même les plus fervents. Son étonnante saisie des vérités divines et sa conduite correspondante forcèrent le P. Frémin à n'exiger de lui que deux mois de probation avant sa première communion. A cette époque, les adultes convertis devaient ordinairement attendre deux ou trois années avant d'être admis à la sainte table.

Martin, comme il fut désormais appelé, aurait fait le bonheur de Thomas Merton. A quatre heures du matin, il entrait à l'église, pria et entendait ensuite deux messes. Trois heures plus tard, il était chez lui à besogner ou encore à travailler aux champs de maïs jusqu'à sa visite au Très Saint Sacrement à dix heures. A une heure de l'après-midi, à trois heures, et au coucher du soleil avec le reste du village, il allait offrir l'encens de son oraison devant le tabernacle. Les colons français qui ne savaient dire son nom iroquois demandaient « comment on appelait ce jeune homme qui priait Dieu dans la chapelle avec tant de ferveur et presque à toutes les heures du jour ».

Il y a quelques années à Québec, on photographia un jeune trappiste le jour de son ordination. Les méplats de son jeune visage, les yeux baissés — sans affectation comme sans ostentation — les lèvres légèrement entrouvertes, l'étroite bande de cheveux bruns autour de son chef rasé indiquaient une attention totalement livrée à une Présence. Martin, alors qu'il faisait son signe de croix avec de l'eau bénite et sa genuflexion devant l'Eucharistie, sans s'en apercevoir, annonçaient une pareille attention à la même Présence.

En 1674, les matrones du village jugèrent que Martin Skandekonraksen ferait un gendre idéal. Le ballet des visites commença.